

Bhāgavat lui-même, s'est transformé en un petit poisson de l'espèce nommée Çapharî. Le roi Satyavrata, destiné à devenir un Manou, saisit, en se baignant, ce petit poisson dans sa main; il l'emporte dans un vase pour le conserver avec piété; mais le poisson, qui grossit à vue d'œil, se plaint d'être trop resserré, et il faut successivement le mettre dans une jarre, dans un étang, dans un lac, enfin dans l'océan, tant il est devenu gros. Le poisson, touché de cette complaisance, avertit le roi que, dans sept jours, les trois mondes, terre, atmosphère et ciel, seront submergés par l'Océan de la destruction; mais le bon poisson enverra au roi un grand vaisseau, sur lequel il montera avec les sept Richis et en y réunissant la collection de tous les êtres, y compris les plantes et leurs semences. En sûreté sur ce grand navire, le roi parcourra sans crainte l'océan, immense et ténébreux. Le poisson, attaché au vaisseau par le grand serpent Vāsouki, en forme de câble roulé autour de sa corne, le guidera au milieu des tempêtes, tout le temps que durera le sommeil de Brahmā ou l'inondation. En effet l'océan sort de ses rives, couvrant la totalité de la terre, et s'accroissant des pluies que les nuages versent sans interruption. Le roi voit le vaisseau, qui s'approche; il y monte, comme il lui a été prescrit, avec tout son cortège de plantes et d'animaux; et, pendant sa miraculeuse navigation, il reçoit, du poisson divin, des enseignements dont il profite, « sur la doctrine indubitable de l'Esprit, qui est l'éternel Brahmā ». Une fois que le cataclysme a cessé, le roi Satyavrata redescend à terre, pour y devenir, par la faveur de Viçnou, le manou Vaivasvata, le chef du présent Kalpa<sup>1</sup>.

A la suite de ce bizarre récit, l'auteur énumère la descendance de Satyavrata; et, à cette occasion, il traite un des sujets essentiels de tout Pourāṇa, c'est-à-dire la généalogie des familles solaires et lunaires. Il en cite une à une jusqu'à vingt-quatre avec leurs descendants innombrables, avant d'arriver à la famille des Yadous, dans laquelle doit naître Kṛichṇa, le héros du Bhāgavata-Pourāṇa<sup>2</sup>.

On ne peut méconnaître dans l'incarnation en poisson une imitation certaine, quoique assez grossière, du déluge biblique, et le navire monté par Satyavrata ressemble trait pour trait à l'arche de Noé. Nous reviendrons plus loin sur cette question très curieuse<sup>3</sup>, quand, à propos de la naissance de Kṛichṇa, nous aurons à toucher une autre ressemblance avec les récits évangéliques. Pour le moment, nous voici parvenus, après

<sup>1</sup> Eugène Burnouf, *Bhāgavata-Purāṇa*, livre VIII, ch. xxiv, stances 9 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, livre IX, ch. 23-24.

<sup>3</sup> Eugène Burnouf, *Bhāgavata-Purāṇa*, t. III, préface, p. XXIII et suiv., où cette question est discutée.

tant de péripéties et de divagations, au dixième livre qu'a traduit M. Hauteville-Besnault, et qui, selon nous, inaugure le vrai sujet du Bhâgavata-Pourâna, dont nous n'avons vu encore que les préludes.

BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE.

(*La suite à un prochain cahier.*)

---

6 *ÉTUDE lexicographique et grammaticale sur la latinité de saint Jérôme,*  
*par Henri Gœlzer.*

Quand on veut savoir par quelles causes et de quelle manière s'est formée la langue qu'ont parlée les Pères de l'Église, ou ce qu'on appelle quelquefois le latin ecclésiastique, il est fort utile de partir de l'étude des œuvres de saint Jérôme. On peut soupçonner que les autres Pères, dans les altérations qu'ils font subir au langage, se laissent souvent entraîner à reproduire les tournures et les expressions de leur pays, ou qu'ils suivent les caprices de leur génie particulier. Écrivant loin de Rome, dans un temps où les nations qu'elle avait soumises reprenaient peu à peu possession d'elles-mêmes, il est naturel qu'ils aient échappé à cette domination que la capitale de l'Empire avait si longtemps exercée sur la langue comme sur le reste, et, pour peu qu'ils soient d'un esprit vif et prompt, d'un caractère indépendant, on comprend qu'ils se livrent au plaisir de se soustraire aux règles anciennes et de n'écrire qu'à leur fantaisie. Il n'en a jamais été ainsi de saint Jérôme. Il était Dalmate de naissance, mais la Dalmatie ne paraît pas avoir exercé sur lui d'influence sérieuse. Si j'ose ainsi parler, les écoles de Rome furent sa véritable patrie. C'est là qu'il s'est formé, et il n'a jamais rappelé sans émotion le souvenir du grammairien Donat, son maître. Jusqu'à la fin il est resté un admirateur zélé de Virgile et de Cicéron, un érudit qui avait la mémoire pleine des grands écrivains de la littérature latine, un classique qui se piquait de bien écrire et qui entraînait en fureur quand on l'accusait d'avoir fait un solécisme. Nous ne pouvons donc pas croire qu'il ait mal parlé de parti pris, et qu'il se soit éloigné de l'usage ancien, quand il pouvait faire autrement. M. Gœlzer fait remarquer que ses écrits vraiment litté-

raires et mondains, par exemple, ses *Lettres*, ses *Vies des Saints*, ses ouvrages historiques, ne fournissent au lexicographe et au grammairien qu'un très petit nombre de faits curieux. « C'est à peine si, de temps à autre, un néologisme hardi, une tournure étrangère à la langue latine viennent nous arracher à l'admiration que nous ressentons pour l'élégance de l'expression et la beauté de la forme. » Dans les œuvres de ce genre, l'ancienne littérature, qu'il connaissait à merveille, lui fournissait tous les termes nécessaires pour exprimer ses idées. Il n'en est plus de même quand il arrive à traiter des sujets dogmatiques ou exégétiques. Là, tout lui manque; les idées étant nouvelles, il lui faut bien employer des mots et des tours nouveaux; mais nous pouvons être certains qu'il ne le fait que parce qu'il y est forcé. C'est donc, comme je le disais tout à l'heure, en étudiant ses ouvrages que nous pouvons le plus sûrement reconnaître sous l'empire de quelles nécessités s'est formée cette langue qui a été écrite et parlée pendant les deux derniers siècles de l'Empire.

D'ordinaire elle est fort sévèrement jugée. Il est sûr que, si l'on passe brusquement de la lecture des écrivains du grand siècle à celui des Pères de l'Église, on éprouve d'abord une sensation pénible, et qu'il semble qu'on entre tout d'un coup de la civilisation dans la barbarie. Mais l'étonnement diminue quand on rétablit les intermédiaires. Ces changements, dont on est si choqué, se sont faits par degrés; lorsqu'on les suit pas à pas, au lieu de passer sans transition d'une extrémité à l'autre, on les comprend mieux et on les accepte plus aisément. Surtout, on devient plus juste pour les écrivains ecclésiastiques qu'on était tenté d'abord de rendre responsables de tout le mal. Ils ne sont, en réalité, que le dernier terme d'une décadence qu'on voit naître dès le lendemain de l'époque d'Auguste. Depuis Tibère jusqu'aux derniers empereurs, elle a marché d'un pas plus ou moins pressé, mais sans s'arrêter jamais. C'est ce qui nous apparaîtra très clairement, si nous divisons ce long intervalle en diverses périodes. Un siècle à peine sépare Tacite de Tite-Live; et cependant les deux historiens ne parlent plus tout à fait la même langue. Celle de Tacite est toute pleine de termes et de tournures empruntés à la poésie; la syntaxe y est profondément modifiée: il emploie l'infinitif, les participes, le génitif et l'ablatif absolus d'une manière nouvelle. Entre Tacite et saint Jérôme, il s'écoule à peu près deux cent cinquante ans. La route ayant été beaucoup plus longue qu'entre Tite-Live et Tacite, on comprend que les altérations du langage soient aussi bien plus considérables; et, même quand on trouverait que le changement dépasse ce qu'il était naturel d'attendre, en raison du temps écoulé, il n'en faudrait pas être trop

étonné : on sait que les décadences se précipitent par leur durée même, comme, dans la chute des corps, la vitesse augmente par la distance. Il était donc dans la nature des choses qu'en deux cent cinquante ans le latin changeât trois fois plus qu'il ne l'avait fait en un siècle, et ceux qui en témoignent quelque colère, ou même quelque surprise, qui en accusent uniquement certains écrivains ou certaines doctrines, au lieu de reconnaître que c'est le temps qui est le plus grand coupable, montrent bien qu'ils ne connaissent pas les lois qui président aux évolutions du langage.

Les grammairiens latins n'ont pas hésité à reconnaître qu'aucune langue, tant qu'elle est vivante, ne peut être condamnée à rester immuable. Le savant Varron, qui avait fait de celle de son pays une étude si minutieuse, s'était bien aperçu qu'elle changeait sous ses yeux, et il avait tiré de cette observation un principe général qu'il exprime dans cette phrase concise : *consuetudo dicendi est in motu*<sup>1</sup>. Autour de lui tout le monde ne s'accommodait pas aussi aisément de cette éternelle mobilité. Il ne manquait pas de conservateurs pour lesquels, en toute chose, l'usage ancien était sacré, et qui auraient voulu fixer à jamais la langue comme ils espéraient bien empêcher la constitution de changer. Horace, toujours ami du progrès, les attaque dans son *Art poétique*. Il se plaint qu'on refuse à Varius et à Virgile ce qu'on avait accordé à Cæcilius et à Plaute. Pourquoi ne pas leur permettre d'enrichir la langue nationale, comme ont fait avant eux Caton et Ennius? C'est un droit dont tout le monde doit pleinement jouir :

licuit semperque licebit

Signatum præserte nota producere nomen<sup>2</sup>.

Les mots ressemblent à ces feuilles des arbres qui tombent à l'automne et cèdent la place à des pousses nouvelles : tandis que les plus vieux disparaissent, « ceux qui viennent de naître fleurissent de jeunesse et de vigueur ». On sait que le poète, mettant sa théorie en pratique, ne s'est pas fait faute de créer des mots et des tournures qu'en général il imitait du grec et dont plusieurs sont restés dans l'usage commun ; en agissant ainsi, il ne lui semblait pas, comme à quelques esprits chagrins, qu'il corrompait et perdait la langue : il croyait la rajeunir.

Non seulement les langues, suivant l'expression de Varron, sont dans un mouvement perpétuel, mais ce mouvement s'accomplit selon des lois régulières, qu'il est facile de constater. On a remarqué par exemple

<sup>1</sup> *De ling. lat.*, IX, xvii. — <sup>2</sup> Hor., *De Arte poet.*, 58.

combien le temps use les mots et efface leur signification primitive. Les anciens les comparaient à des monnaies qui perdent, en circulant, leur empreinte et leur relief. De là découlent pour eux des conséquences importantes. Quand ils ne sont plus tout à fait le signe réel, mais seulement l'expression vague d'une idée, quand on ne voit pas avec netteté ce qu'ils signifiaient à l'origine, il est naturel qu'on leur attribue des sens nouveaux et qu'on les mêle sans cesse à des façons de parler auxquelles ils ne conviennent qu'imparfaitement. C'est ce qui est visible dans toutes les décadences, surtout dans celle qui nous occupe. A tout moment on rencontre chez les Pères de l'Église des alliances de mots qui ne s'expliquent que si l'on suppose qu'on avait entièrement oublié leur premier sens. Cette sorte d'affaiblissement progressif s'applique aux tournures comme aux mots. Les plus hardies, qu'on n'osait employer d'abord qu'avec des précautions infinies, deviennent bientôt familières à tout le monde et entrent dans l'usage commun. L'accusatif de relation, emprunté à la langue grecque, dont les poètes se servaient sobrement à l'époque d'Auguste, passe de bonne heure chez les prosateurs. Du temps de Quintilien, on le trouvait jusque dans les gazettes : *jam vulgatum actis quoque « saucius pectus<sup>1</sup> »*; il n'y a pas de tournure qui soit plus fréquente au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle. Une fois que les tours et les mots se sont ainsi affaiblis par l'usage, ils ne répondent plus à la force des idées qu'on veut rendre, et l'on se trouve amené à chercher des termes plus expressifs. Voilà pourquoi, au lieu du verbe simple, on emploie presque toujours le verbe composé, *recludere* pour *cludere*, *relegere* pour *legere*, *recipere*, *retractare* pour *tractare* et *capere*, sans que le mot nouveau contienne aucune idée de plus que celui qu'il remplace<sup>2</sup>. Bientôt une seule préposition ne suffit plus, et, pour renforcer le verbe qui tend de plus en plus à s'affaiblir, on éprouve le besoin d'en mettre deux. On avait déjà, à l'époque classique, *deperdere*, *depromere*, *circumadspicere*; au v<sup>e</sup> siècle les formations de ce genre deviennent bien plus nombreuses et les auteurs se donnent avec elles toutes sortes de libertés; on imagine des mots comme *exabundare*, *deexacerbare*, *discooperire*, etc.

Ces changements et beaucoup d'autres, qu'il serait facile d'énumérer, ne doivent pas être imputés au caprice ou au mauvais goût des écrivains de la décadence. Nous voyons qu'ils commencent dès l'époque classique et se poursuivent par une sorte de marche régulière jusqu'au déclin

<sup>1</sup> *Inst. or.*, IX, 3, 18.

<sup>2</sup> « C'est ainsi, dit M. Gœtzer, qu'en français les composés en *re*, *r'*, finissent par mettre hors d'usage les verbes

simples. Remplir fait disparaître *emplir*; répandre abolit *épandre*; apétisser tombe devant *rapétisser*; mercier devant *remercier*, etc. »

Usure des mots

Composés au lieu de simples

de l'Empire. Ils sont l'effet d'une loi à laquelle aucune langue ne peut échapper. Cependant il faut reconnaître qu'en dehors de ces raisons générales qui ont amené l'altération du latin comme de toutes les autres langues, il y avait à Rome des causes particulières qui devaient y rendre le mouvement plus rapide. L'introduction de la philosophie, contre laquelle quelques conservateurs protestèrent avec tant d'énergie, eut des conséquences graves qui atteignirent la langue romaine comme tout le reste. Ce n'étaient pas seulement les préjugés nationaux, le respect des anciens usages, qui s'opposaient à la propagation des doctrines grecques, on peut dire que la langue elle-même y répugnait. Aucune n'a jamais été moins faite pour les exprimer. On a remarqué combien elle est pauvre en termes abstraits. Les substantifs y sont rares, et les bons écrivains les remplacent autant qu'ils le peuvent par des formes verbales<sup>1</sup>. « C'est la langue d'un peuple jeune, actif, peu porté vers les spéculations de l'esprit, et chez qui la pensée cherche à se rendre visible et palpable. » Aussi Lucrèce, quand il voulut exposer en vers le système d'Épicure, se plaignit-il amèrement des difficultés qu'il éprouvait

propter egestatem linguæ et rerum novitatem<sup>2</sup>.

Cicéron, qui a beaucoup de vanité pour son pays, ne veut pas avouer que le latin soit inférieur au grec pour exprimer les idées philosophiques. Il va même jusqu'à prétendre qu'il est plus riche, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître, un jour de franchise, que les Romains qui ont été instruits dans les sciences grecques ne peuvent pas communiquer à leurs concitoyens ce qu'ils ont appris, parce que les termes leur manquent<sup>3</sup>. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt, avec un retour de vanité, qu'il a remédié à cet inconvénient, et que, grâce à lui, son pays n'a plus rien à envier aux autres. Il faut, en effet, reconnaître qu'il s'était donné beaucoup de

<sup>1</sup> M. Gœtzer cite un certain nombre de phrases où cet effort est visible. Liv., XXIII, 1 : *ab oppugnanda Neapoli Hannibalem abstinere conspecta mœnia*. Cicéron, in *Pison.*, XXXV, 83 : *dubitabat nemo quin violati hospites, legati necati hanc tantam efficerent evilitatem*. Il est certain que les langues modernes remplaceraient ces participes par des substantifs. Les exemples de ce genre sont innombrables dans les bons auteurs.

<sup>2</sup> Sénèque aussi (*Ep.*, 58) se plaint de cette *egestas linguæ*.

<sup>3</sup> *De nat. Deorum*, I, 8 : *Complures enim græcis institutionibus eruditi ea quæ didicerant cum civibus suis communicare non poterant, quod illa quæ a Græcis accipissent latine dici posse diffiderent. Quo in genere tantum profecisse videmur ut a Græcis ne verborum quidem copia vince-remur. Quoiqu'il ne prononce pas son nom dans la dernière phrase, c'est évidemment de lui qu'il veut parler.*

*Influenza della filosofia*

mal pour arriver à traduire les idées philosophiques sans faire trop de violence au génie de sa langue. Il remplace les termes abstraits, dont il voyait bien que le latin s'accommodait mal, tantôt par le pronom ou l'adjectif au neutre, tantôt en employant des verbes au participe, quelquefois par des propositions infinitives, etc. Il s'est servi de tous ces moyens d'exprimer sa pensée avec une habileté consommée et une merveilleuse variété; mais ce n'étaient là que des palliatifs insuffisants. « Les périphrases, dit M. Gœlzer, ne vaudront jamais le mot propre; elles font, pour ainsi dire, le tour de l'idée, sans pouvoir y pénétrer; elles ne donnent à l'esprit qu'une connaissance vague et incomplète de l'objet tout entier. De plus, on saisit facilement l'inconvénient qu'il y a, dans une discussion, à s'attarder dans des détours répétés pour éviter l'écueil du néologisme; les idées se présentent en foule à l'esprit; mais, tandis qu'il cherche à en fixer une, les autres s'échappent et fuient. » Il fallut donc en venir à créer franchement les termes qui manquaient. On peut dire que Cicéron n'entra dans cette voie qu'avec des précautions infinies; quand il hasardait des mots nouveaux, comme *qualitas* et *medietas*, pour traduire *ποιότης* et *μεσότης*, il commençait toujours par demander pardon au lecteur, employant les *quasi*, les *ut ita dicam*, et les *vix audeo dicere*. Après lui, on n'y mit pas tant de façons, et ses successeurs inventèrent de plus en plus des substantifs abstraits. Puisqu'on ne pouvait faire autrement, il ne faut pas trop s'en plaindre.

Au second siècle, une épreuve plus grave attendait la langue latine. Après les efforts qu'elle avait faits pour pouvoir exposer les doctrines des philosophes, elle eut à subir l'assaut d'une religion nouvelle. Cette religion, étrangère au monde gréco-romain par ses origines, affichait la prétention de le conquérir et de le changer; il était inévitable qu'une révolution si profonde, qui allait modifier toutes les croyances et toutes les habitudes, bouleversât aussi le langage. Cependant M. Gœlzer a montré, et c'est la conclusion de son travail, que tout se fit avec moins de violence qu'on ne devait le craindre, et que, dans cette invasion de mots et de tours nouveaux, qui devait être la conséquence de l'établissement du christianisme, le génie du latin, pour le fond et l'essentiel, fut respecté.

Il y avait d'abord les termes pour ainsi dire techniques qui désignaient les rites de la nouvelle religion ou ses croyances plus importantes; il était bien difficile de ne pas les accepter tels qu'ils étaient en grec. M. Gœlzer fait remarquer qu'il y eut pourtant quelques tentatives de résistance. Au lieu de latiniser le mot grec, on essaya quelquefois de le remplacer par un mot latin qui semblait avoir le même sens. C'est ainsi qu'on employa *tingere* pour *baptizare*, *tentator* pour *diabolus*, *nuntius* pour *angelus*, *missus*

ou *legatus* au lieu d'*apostolus*. On comprend que ces tentatives aient eu peu de succès et que, dans les expressions de ce genre, la forme grecque ait fini par l'emporter. Mais, indépendamment de ces termes sacrés et consacrés, qu'on ne pouvait guère modifier, il y en avait d'autres avec lesquels on était plus libre. Le christianisme avait apporté avec lui toute une doctrine théologique, qui fut dès le premier jour l'objet de discussions passionnées. Pour la faire saisir aux lettrés dans ses nuances les plus fines, pour la rendre claire au peuple, pour la répandre à la fois chez les nations les plus civilisées et les plus barbares, les docteurs de l'Église se trouvaient dans le même embarras que les écrivains du premier siècle quand ils avaient voulu initier le public romain à la philosophie. Il s'en tirèrent de la même façon, et imitèrent les procédés dont leurs prédécesseurs s'étaient servis. Quelquefois ils se contentèrent de prendre, pour exprimer leur idée, des termes latins qui leur semblaient avoir quelque affinité lointaine avec elle. Tels furent les mots *testamentum*, *gratia*, *conversio*, *peccatum*, *peregrinus*, etc.; ils existaient dans la vieille langue, il avait été employés par les meilleurs écrivains, mais ils prirent dans le latin ecclésiastique une signification particulière. Quand les mots anciens ne leur parurent pas suffisants pour l'idée qu'ils voulaient rendre, ils en créèrent de nouveaux, et il faut avouer qu'ils le firent avec une grande liberté. Les philosophes, dont je parlais tout à l'heure, étaient forcés d'être plus réservés : le temps où ils vivaient, la société pour laquelle ils écrivaient leurs ouvrages, affectaient un grand respect pour le passé, et l'on aurait été mal disposé à les écouter s'ils s'étaient trop éloignés des anciennes façons de parler. Les auteurs chrétiens étaient bien plus à leur aise; comme ils prêchaient une doctrine nouvelle et qu'ils s'insurgèrent contre les traditions, ils se croyaient autorisés à innover dans leur langage aussi bien que dans leurs idées. On a calculé qu'il y a dans saint Jérôme 350 mots qu'on ne retrouve pas avant lui et dont on peut lui attribuer la création. Mais, sur ce nombre, à peine en compte-t-on neuf ou dix qu'on doive considérer comme de vrais barbarismes, parce qu'ils ne répondent pas aux lois générales de la dérivation latine. « Quant aux autres, dit M. Gæzler, ils ont été créés à l'aide des suffixes ordinaires et conformément aux procédés familiers à la langue. Ils sont donc bien formés. » Ce sont des substantifs en *-tor* et en *-trix*, désignant des noms de personnes; d'autres en *-tas*, en *-tus*, et surtout en *-tio*, qui expriment des idées abstraites, des adverbes en *-ter* et en *-tim*, des verbes en *-are*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Tous les verbes créés par saint Jérôme, sauf deux ou trois exceptions, appartiennent à la première conjugaison.

M. Gæzler (p. 173) fait remarquer que le même phénomène se produit en français, et que la première conjugaison est

Avant de condamner sans pitié ces néologismes, il faut songer que les écrivains de l'époque classique s'en étaient permis de semblables, et que les auteurs ecclésiastiques pouvaient prétendre qu'ils ne faisaient que suivre leur exemple. Pourquoi auraient-ils hésité à dire *annuntiatio*, *crucifixio*, *dormitatio*, *incarnatio*, *prædestinatio*, *regeneratio*, puisque Cicéron avait créé *monitio*, *debitio*, *prohibitio*, *tuitio*, et Tite-Live *coercitio*? Des mots comme *deitas*, *græcitas*, *nativitas*, *trinitas*, sont-ils beaucoup plus singuliers qu'*autumnitas* et *olivitas* qui sont des inventions de Varron, et que *plebitas* qui se trouve dans le vieux Caton?

On peut donc dire que, quoique cette abondante création de mots nouveaux ait profondément modifié l'ancienne langue, elle se fit, en général, conformément à son génie, et qu'elle se justifie par la nécessité d'exprimer des idées nouvelles. Mais le latin subit d'autres altérations qui affectèrent surtout la syntaxe et qu'il semble d'abord plus difficile d'expliquer. Je crois qu'il faut surtout les attribuer à l'influence du langage populaire. Dans aucun pays du monde le peuple ne s'exprime tout à fait comme les gens bien élevés; mais il y avait des raisons particulières pour qu'à Rome cette différence fût plus tranchée qu'ailleurs. Ritschl a très bien montré comment, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le latin, qui n'avait pas encore de littérature, était en train de se corrompre et de se perdre, et de quelle façon Ennius et les écrivains de son temps arrêtèrent cette décadence et parvinrent à créer une langue littéraire. Schuchart pense, après Fauriel, que, tandis que les gens distingués acceptèrent avec empressement ces réformes et y conformèrent leur langage, le peuple s'y montra plus rebelle, et que c'est de cette époque que date la séparation du *sermo urbanus* et du *sermo plebeius*<sup>1</sup>. Ce dernier contenait donc autre chose que de simples incorrections, et ce n'était pas seulement, comme il arrive d'ordinaire, une façon vicieuse de parler: on y trouvait des tours fort anciens, des locutions qui avaient été d'un usage général avant les réformes d'Ennius, et qui devaient durer plus qu'elles. Pendant plus de cinq siècles, ces deux langues vécurent côte à côte, et, comme elles étaient très voisines et presque toujours mêlées ensemble, elles durent naturellement influencer beaucoup l'une sur l'autre. Sans doute il ne faudrait pas croire que le latin, comme nous le trouvons dans les écrivains du grand siècle, ne fut qu'une langue écrite et savante, différente de la langue parlée, et qui n'était d'usage que dans les ouvrages destinés au public: les billets les plus simples de Cicéron, ses lettres les plus

le type sur lequel tous les verbes nouveaux sont formés chez nous.

<sup>1</sup> Schuchart, *Vulgarlatein*. Fauriel, *Dante*, II, 443 et sq.

familiales, qu'il n'a pas eu le temps de soigner, sont à peu près du même style que ses traités ou ses discours, et il est probable que, lorsqu'il conversait avec ses amis, il pouvait parler avec plus de sans façon, mais il ne s'exprimait pas dans un autre langage que les gens qu'il fait discourir dans ses dialogues sur l'*Orateur* ou dans ses *Tusculanes*. Nous voyons pourtant que des gens moins lettrés que lui, dans des occasions où ils cessent de se surveiller, se laissent vite gagner par la langue populaire. Nous avons un billet authentique de Catilina, lorsque, troublé par les menaces du consul, et ayant probablement perdu la tête, il quitta précipitamment Rome pour l'Étrurie. On y lit cette phrase singulière : *Satisfactionem ex nulla conscientia de culpa proponere decrevi*<sup>1</sup>. C'est évidemment une tournure du *sermo plebeius*. On a beau appartenir à la bonne société, être patricien de naissance comme Catilina, quand on entend certaines expressions depuis l'enfance, on ne les oublie pas, et par moments on les répète. C'est ainsi que beaucoup de tours et de locutions, qui appartenaient au *sermo plebeius*, entrèrent à petit bruit dans le langage de la meilleure compagnie. Cet envahissement était inévitable; il s'est toujours produit partout, et nous voyons qu'au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècle la plupart des écrivains qui se piquent de bien parler n'y échappent pas tout à fait. Les auteurs chrétiens ne sont pas les seuls qui emploient ces tournures barbares; elles s'imposent à ceux qui n'ont jamais fait profession de christianisme, comme Ammien Marcellin, ou qui même étaient hostiles à la nouvelle religion, comme Macrobe.

Mais ici encore, il faut reconnaître que les auteurs chrétiens allèrent plus loin que les autres; au lieu de faire quelques efforts pour résister à la langue populaire, il est visible qu'ils l'accueillirent avec faveur. Les uns, comme Tertullien, étaient bien aises d'afficher leur mépris pour les élégances raffinées du langage : il leur semblait sans doute qu'ils triomphaient du monde quand ils employaient des formes qui blessaient les lettrés; les autres voulaient simplement parler comme le peuple pour s'en faire mieux comprendre. Puisqu'on cherchait à le conquérir à la nouvelle religion, il fallait bien la mettre à sa portée en employant les mots et les tournures dont il se servait ordinairement lui-même. C'est ce que dit très nettement saint Augustin dans deux passages de ses sermons cités par M. Gœlzer : *Sæpe et verba non latina dico ut vos intelligatis*; et ailleurs : *Melius est reprehendant nos grammatici quam non intelligant populi*<sup>2</sup>.

Parmi les emprunts que les Pères de l'Église firent si libéralement à

<sup>1</sup> Salluste, *Catil.*, 35. — <sup>2</sup> Gœlzer, p. 31.

la langue populaire, beaucoup pouvaient sembler à un ami du latin classique de véritables et grossiers solécismes. Le peuple s'accommode mal de la subtilité des grammairiens; il y a des règles délicates de syntaxe qu'il ne saisit pas aisément et dont il tend toujours à s'affranchir. Il était très naturel qu'un Romain des dernières classes s'embarassât dans le sens des divers participes, dans les règles obscures de l'emploi du subjonctif, et qu'il ne distinguât pas très bien des mots dont la signification n'était séparée que par des nuances; à la longue il devait confondre *hic* et *ille*, *alius* et *alter*, *totus* avec *omnis*, *magis* avec *plus*, et les employer l'un pour l'autre; il devait arriver aussi qu'à force de commettre intrépidement ces fautes pour son compte il entraîna à le faire ceux qui parlaient bien. Il n'est donc pas surprenant qu'on les rencontre à chaque pas chez les écrivains ecclésiastiques des derniers siècles. Du reste les auteurs profanes ne les ont pas non plus évitées. On n'est pas moins choqué de la liberté avec laquelle les uns et les autres se servent de l'infinitif pour exprimer le dessein qu'on se propose, le but qu'on poursuit : *non venit justos vocare, ascendit orare, ingredimur templum ministrare Deo*; mais Ovide s'était déjà servi d'une tournure tout à fait semblable<sup>1</sup>. Une faute plus grave encore et plus fréquente, c'est la suppression de la proposition infinitive, qu'on remplace par une phrase précédée d'un relatif, *quod*, *ut*, *quia*. C'est pour nous le comble de la barbarie; mais il ne faut pas oublier que cette faute est fort ancienne, et qu'elle ne date pas, comme nous serions tentés de le croire, des derniers temps de l'Empire. Plaute disait déjà : *æquum est ut dicam*, et on lit chez l'auteur de la *Guerre d'Espagne*, qui, sans être un écrivain de profession, appartenait à la bonne société : *renuntiarunt quod haberent*<sup>2</sup>.

On voit que les origines de toutes ces incorrections sont fort anciennes. Le *sermo plebeius* portait de la *prisca latinitas*, c'est-à-dire de la langue qui était en usage au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, et qu'ont encore parlée les plus vieux auteurs latins. Si l'on retrouve si souvent, chez les Pères de l'Église, des locutions et des tournures semblables à celles de Plaute et de Térence, ce n'est pas qu'ils soient allés les chercher dans leurs ouvrages, quoique quelques uns d'entre eux, comme saint Jérôme, les aient étudiés avec soin; ils les prenaient tout simplement dans la langue du peuple, qui les avait recueillies depuis que les gens distingués n'en voulaient plus, et qui les a fidèlement conservées. Par là, le latin vulgaire remonte aux temps les plus reculés; mais, d'un autre côté, il tend la

<sup>1</sup> Voir Gœlzer, p. 371. Tacite aussi a employé des tournures semblables. —

<sup>2</sup> Voir Gœlzer, p. 375 et 384.

main aux langues modernes, et rien n'est plus curieux que de voir naître et se former, au milieu même de cette décadence, les idiomes de l'Europe moderne. M. Gœlzer a pris soin d'indiquer ce qui lui a paru, dans la latinité de saint Jérôme, se rapprocher des formes du roman. C'est d'abord, dans la déclinaison des substantifs, l'emploi des prépositions *ad, in, apud; de*, surtout, qui se retrouve à chaque instant dans saint Jérôme, pour exprimer des rapports de toute nature. M. Gœlzer l'appelle avec raison « la préposition favorite de la latinité postérieure<sup>1</sup> ». Dans la conjugaison, c'est l'usage des verbes auxiliaires. Plaute et Térence s'en étaient déjà beaucoup servis, et jamais le latin, même à ses époques les plus brillantes, n'y avait tout à fait renoncé; mais ils deviennent beaucoup plus fréquents encore vers la fin de l'Empire. M. Gœlzer montre qu'à ce moment *debere, facere, habere*, jouent tout à fait le même rôle que chez nous les verbes *devoir, faire et avoir*; on dit couramment *quæstionem facere* pour *interrogare*, *sermonem facere* pour *loqui*, *ruborem habere* pour *rubere*. Diomède se plaint que ceux qui parlent mal disent : *opus habeo amici*, pour *opus est amico*; c'est une tournure dont saint Jérôme n'hésite jamais à se servir. On trouve même chez lui cette phrase significative : *quæ nunc sunt, hi qui nasci habent scire non poterunt*, où *nasci habent* est pour *nascentur*. C'est la forme qui devait donner naissance au futur des langues romanes<sup>2</sup>.

Cette latinité ne mérite donc pas le mépris dont quelques délicats l'accablent. D'un côté, elle rappelle les plus anciens auteurs de la littérature romaine; de l'autre, elle annonce et explique la naissance des langues modernes. Quand nous n'aurions que ces deux motifs de l'étudier, il nous faudrait remercier M. Gœlzer de lui avoir consacré un travail si long et si consciencieux.

GASTON BOISSIER.

<sup>1</sup> M. Clairin, dans son ouvrage si intéressant sur cette préposition, montre que l'usage en était fort ancien, et que

les latins ont toujours eu du goût pour elle.

<sup>2</sup> Voir Gœlzer, p. 370.